Document généré le 21 avr. 2025 11:35

Laval théologique et philosophique

Le scandale de la Médiation (I)

Charles De Koninck

Volume 14, numéro 2, 1958

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1019965ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1019965ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

De Koninck, C. (1958). Le scandale de la Médiation (I). *Laval théologique et philosophique*, *14*(2), 166–185. https://doi.org/10.7202/1019965ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1958

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le scandale de la Médiation

Il y a des milieux où la piété dont la Mère de Dieu est l'objet dans l'Église fait bel et bien scandale. « C'est sur ce sujet-là [la Vierge Marie] que nous nous séparons », écrit un protestant.[1] « Il faut le dire avec tristesse, mais il faut le dire, les Églises de la Réforme ne peuvent pas suivre leurs frères catholiques sur la voie de la glorification de Marie. » Paroles qui trouvent écho, semble-t-il, chez bien d'autres.

Nous en sommes, nous aussi, fort affligés et confus, d'autant que de positions communes nous arrivons, protestants et catholiques, à des conclusions contraires. Il nous est, en effet, commun d'écouter l'Apôtre quand il dit que *Dieu est unique, unique aussi le médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, homme lui-même, qui s'est livré en rançon pour tous ;*[2] et que, *par une oblation unique il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il sanctifie.*[3] Pas plus que le protestant, le catholique ne reconnaît une créature qui détruirait l'autorité du Christ Jésus : celui que Dieu a *exalté*, et à qui il a *donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, pour que tout, au nom de Jésus, s'agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame, de Jésus-Christ, qu'il est* SEIGNEUR, *à la gloire de Dieu le Père ;*[4] il n'accepte pas une *autorité qui ne vienne de Dieu,*[5] ni la moindre atténuation d'autorité chez celui à qui *tout pouvoir a été donné au ciel et sur la terre ;*[6] il ne peut admettre que les hommes prescrivent des limites à ce pouvoir, ni au bien qui émane du Verbe fait chair, ni à la manière dont il le veut. Les uns et les autres, nous recevons *l'assurance* [*que*] *ni mort ni vie, ni anges ni principautés, ni présent ni avenir, ni puissances, ni hauteur ni profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur.*[7]

Nous nous accordons avec le protestant de l'Église réformée lorsqu'il insiste que « Marie a besoin de Jésus pour être graciée, comme n'importe lequel d'entre nous. » Nous croyons que la Vierge Immaculée tient toute sa grâce et tous ses privilèges des mérites de son Fils. Le Magistère romain nous met sans cesse en garde contre une équivoque possible : « . . . comme si [dans l'Immaculée Conception,] la

1. De Peyer, M. E., *Lourdes et la foi réformée*, dans *Journal de Genève*, 18 juillet 1958.
2. *I Tim.*, II, 5.
3. *Hébr.*, 14.
4. *Ph.*, II, 9.
5. *Rom.*, XIII, 1.
6. Matt., XXVIII, 18.
7. *Rom.*, VIII, 33.

Rédemption du Christ ne s'étendait plus à toute la descendance d'Adam . . . » Car c'est « le Christ notre Seigneur qui, en réalité, a opéré de façon très parfaite la Rédemption de sa divine Mère [. . .] N'est-ce pas de lui que proviennent, comme de leur première source, toutes les grâces et tous les dons, même les plus hauts . . . ? » [1] Mais cela, aux yeux des catholiques, n'empêche pas que Dieu proportionne ses grâces et ses dons à la diversité des états dans lesquels, à son gré, il établit ses élus. *Cependant chacun de nous a reçu sa part de la grâce divine selon que le Christ a mesuré ses dons* [. . .] *C'est lui encore qui a donné aux uns d'être apôtres, à d'autres d'être prophètes, ou encore évangélistes, ou bien pasteurs et docteurs, organisant ainsi les saints pour l'œuvre du ministère en vue de la formation du Corps du Christ. . . .*[2] Or à qui, parmi toutes les créatures, appartient l'état de Mère de Dieu ? À qui Dieu a-t-il fait annoncer qu'elle allait concevoir le Fils du Très-Haut ? Qui devait donner à l'*Emmanuel* le nom de *Sauveur* ?

I. LA PIÉTÉ DU FILS ET LE CULTE D'HYPERDULIE

« Nous révérons Marie, poursuit-on, pour sa foi de jeune fille, qui, acceptant le plan de Dieu pour le salut du monde, risquait d'être accusée d'adultère et lapidée. Il y a trop peu de chrétiens capables d'accepter la mort pour servir Dieu. Mais de là à lui rendre un culte d'hyperdulie (d'honneurs extraordinaires), nous ne le pouvons pas sans être infidèles à Jésus-Christ. Son obéissance a Dieu a permis notre salut, mais sa désobéissance ne l'eût pas empêché. Elle-même se dit servante, graciée (et non pas : pleine de grâces), objet de la miséricorde. »

Marie a donc vraiment, selon cette opinion, accepté le plan de Dieu pour le salut du monde. Mais la révérence pour sa vertu de force doit-elle dissiper celle qu'inspirent sa foi dans ce plan et sa connaissance de la place qu'elle devait y occuper ? Pourquoi s'est-elle étonnée, a-t-elle interrogé l'ange ? Et Gabriel, qu'avait-il annoncé, qu'avait-il ensuite répondu ? N'est-ce pas seulement après tout cela qu'elle a dit : *Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole !* [3]

Il est sûr que nous sommes tous invités à adhérer librement au divin plan de salut, car Dieu ne nous fait pas violence. Lui-même nous apprit la prière : *Que ta Volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*[4] « *Père, disait-il, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ! Cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne !* » [5]

---

1. Pie XII, *Fulgens Corona*.
2. *Éph.*, iv, 7.
3. Luc, i, 38.
4. Matt., vi, 10.
5. Luc, xxii, 42.

Ainsi donc, à chacun son *Fiat* ; et que tout acquiescement réponde au dessein de Dieu. Mais s'il est vrai que les hommes s'y trouvent réunis, il l'est également que, à la façon des membres d'un corps, ils ne sont pas tous appelés à occuper le même lieu ni à jouer un rôle identique. Tous les hommes sont tenus d'accepter la diversité que déploie le plan divin, de reconnaître la place et le rôle où Dieu les a mis : *Car, de même que notre corps en son unité possède plus d'un membre et que ces membres n'ont pas tous la même fonction, ainsi nous, à plusieurs, nous ne formons qu'un seul corps dans le Christ, étant, chacun pour sa part, membres les uns des autres. Mais pourvus de dons différents selon la grâce qui nous a été donnée . . .*[1] *Dieu a placé les membres, et chacun d'eux dans le corps, selon qu'il l'a voulu. Si le tout était un seul membre, où serait le corps ? Mais il y a plusieurs membres, et cependant un seul corps. L'œil ne peut donc pas dire à la main : « Je n'ai pas besoin de toi », ni la tête à son tour dire aux pieds : « Je n'ai pas besoin de vous »* .[2]

Accepter le dessein de Dieu, ce fut, en même temps, pour Marie, y recevoir sa place et son rôle. À celle qui deviendra la Mère de Dieu l'ange a dit : *toi qui as été et qui demeures remplie de grâce (ou de faveur divine),*[3] *le Seigneur est avec toi. À ces mots elle fut bouleversée, et elle se demandait ce que signifiait cette salutation.*[4] L'invitant à concevoir en son sein et enfanter un fils à qui elle donnera le nom de Sauveur, Dieu la comblait de sa faveur. *Rassure-toi, Marie ; car tu as trouvé grâce auprès de Dieu.*[5] À qui est-il jamais arrivé chose pareille ? Ne s'agit-il pas d'une grâce appropriée à la condition de Mère de Dieu ? Et *le nom de la Vierge* n'est-il pas *Marie* ? À qui se peut-elle comparer ? Il est clair qu'elle n'est pas une fille d'Adam comme les autres.

La divine faveur lui est venue non pas de manière indéterminée, ni pour n'importe quelle fonction ; et ce n'est pas non plus selon la seule présence commune que Dieu est auprès d'elle. Il est auprès de toutes ses créatures, et d'une façon spéciale chez celles qu'il nomme ses enfants, mais il est en outre auprès de la Vierge d'une façon toute particulière, commune à nulle autre créature, étonnante comme l'annonciation et son accomplissement.

Pourquoi rendre à Marie un culte d'hyperdulie ? Voyons qui elle est, et pour le savoir, regardons qui est son Fils. D'elle-même elle n'est rien. C'est *la puissance de Dieu qui la prend sous son ombre.*[6] Cette puissance est efficace, elle atteint son but ; *le Tout-Puissant a*

---

1. *Rom.*, XII, 4.
2. *I Cor.*, XII, 18.
3. C'est la traduction littérale qu'indique *la Bible de Jérusalem* citée dans ces pages.
4. LUC, I, 28.
5. LUC, I, 30.
6. LUC, I, 35.

fait pour moi de grandes choses.[1] Comme on l'avertit de la Volonté de Dieu, Marie, fille de David, comblée de grâce, l'accepte humblement ; son *fiat* est — d'intention et effectivement — un principe de l'ordre nouveau : elle est le principe géniteur à qui le *Sauveur*, Fils de l'homme — celui-là même qui depuis toujours procède du Père — sera référé pour toute éternité.

Or c'est bien ce dernier, — *n'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu abolir, mais accomplir,*[2] — qui a pris la défense du IV[e] commandement, *Honore ton père et ta mère, comme te l'a demandé Yahvé ton Dieu :* [3] *Alors des Pharisiens et des scribes de Jérusalem abordent Jésus et lui disent : « Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens ? En effet, ils ne se lavent pas les mains au moment de prendre leur repas. » — « Et vous, répliqua-t-il, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu au nom de votre tradition ? En effet, Dieu a dit : ' Rends tes devoirs à ton père et à ta mère,' et : ' Que celui qui maudit son père ou sa mère soit puni de mort.' Mais vous, vous dites : Quiconque dit à son père ou à sa mère : ' Les biens dont j'aurais pu t'assister, je les consacre,' celui-là est quitte de ses devoirs envers son père ou sa mère. Et vous avez annulé la parole de Dieu au nom de votre tradition ».*[4] Pourquoi dès lors eût-il lui-même enfreint cette loi, naturelle et divine ?

On allèguera le passage en saint Luc : *Or, comme il parlait ainsi, une femme éleva la voix du milieu de la foule et lui dit : « Heureuses les entrailles qui t'ont porté et les seins que tu as sucés. » Mais lui répondit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent ! »* [5] Est-ce à dire que la maternité divine n'importe désormais plus ou peu ? Qu'on note, à ce sujet, l'observation de saint Augustin que la maternité divine ne doit pas être séparée de la personne de la sainte Vierge, dans la mesure où elle l'a librement acceptée. Car, à l'Annonciation « la bienheureuse Vierge a conçu par la foi, celui qu'elle a également enfanté en croyant [. . .] Après ces paroles de l'ange, Marie, pleine de foi et concevant le Christ dans son âme avant de le concevoir dans son sein, lui dit : *Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole* »,[6] — et il en fut ainsi jusqu'au moment du « *tout est achevé* ».[7] Sa cousine Élisabeth l'avait au reste manifesté : *Oui, bienheureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur.*[8]

---

1. Luc, I, 49.
2. Matt., V, 17.
3. *Deut.*, V, 16.
4. Matt., XV, 1.
5. Luc, XI, 27.
6. Saint Augustin, Sermon 215.
7. Jean, XIX, 30.
8. Luc, I, 45.

Il est digne d'attention aussi que ce fut du haut de la croix que le Verbe de Dieu exprima sa piété filiale envers la *Femme*. Au *disciple qu'il aimait*, Jésus dit : *Voici ta mère ;*[1] toutefois non sans l'avoir premièrement déclaré le fils de sa propre Mère : *Femme, voici votre fils.*[2]

Ces mots sont ceux du Christ. Ce sont des paroles d'évangile, du Verbe Éternel, qui *ne passeront point.*[3] Elles disent la piété du Fils de Dieu pour sa Mère. Or, cette piété envers les parents se définit comme un culte : « Pietas est per quam sanguine junctis, patriaeque benovelis, officium et diligens tribuitur cultus. »[4] Ainsi, la piété nous incline à remplir nos devoirs envers ceux qui nous sont unis par le sang ou par l'amour de la patrie et à leur rendre un culte assidu : « mais pas à tous également : à nos parents, d'abord et principalement ; aux autres, dans la mesure de nos ressources et de leurs droits. »[5] Qui pourrait vénérer la Mère de Dieu autant que son Fils ? Au juste, quelle est ici la mesure des ressources ? Il s'agit du débiteur de celle qui est, pour lui, principe géniteur quant à cette humanité en laquelle il est *Fils de l'homme*, notre frère, et dans laquelle il nous a sauvés. Cela, conformément au plan de Dieu pour le salut du monde, que Marie avait accepté, et qu'elle ne pouvait accepter qu'en tant que tel ; afin de le servir, elle y consentait au risque de son honneur et de sa vie. C'est dire que ce Fils lui doit un culte non seulement parce qu'il obtient d'elle, — ce qu'il a voulu librement, mais infailliblement, — sa filiation temporelle, mais aussi parce qu'elle avait consenti d'être sa Mère — la Mère de celui qu'elle devait nommer *Sauveur*.

Le culte envers les parents (qu'on peut avoir de la peine à comprendre, quand de nouveaux systèmes de salut s'appliquent à le rendre insolite) n'est évidemment pas celui de l'adoration, qui s'appelle latrie. *C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, c'est à Lui seul que tu rendras un culte.*[6] Lui seul est tout premier principe de notre être entier. Cependant il ne nous dispense pas d'un devoir de reconnaissance envers nos parents lesquels en sont les causes principales subordonnées.[7]

---

1. JEAN, XIX, 27.

2. JEAN, XIX, 26.

3. MATT., XXIV, 35.

4. CICÉRON, *De Invent. Rhet.* II, 53. Cette définition est citée par SAINT THOMAS, *IIa IIae*, q.101, a.1.

5. SAINT THOMAS, *IIa IIae*, q.101, a.2, ad 3.

6. MATT., IV, 10.

7. « Un homme est le débiteur d'autres personnes à des titres qui diffèrent suivant leurs divers degrés de perfection et les divers bienfaits qu'il en a reçus. À ce double point de vue, Dieu occupe la toute première place, parce qu'il est absolument parfait et qu'il est, par rapport à nous, le premier principe d'être et de gouvernement. Mais ce titre convient aussi, secondairement, à nos parents et à notre patrie, desquels et dans laquelle nous sommes nés et avons été nourris. Et donc, après Dieu, l'homme est surtout redevable à

L'expression de cette reconnaissance est un culte, en un sens infiniment diminué, il est vrai, pour peu qu'on le compare à celui qui est dû à Dieu et au Verbe Incarné. Mais il reste que nous devons à ces causes de notre vie « officium et diligens cultus ». Celui qui est l'exemple parfait de toutes vertus eût-il manqué à la piété filiale envers ses parents ? *Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous.*[1] Or le Fils qui honore en Marie sa Mère, n'est pas un homme purement homme, comme nous ; il est une Personne divine, et cette Mère n'est pas la Mère du *Fils de l'homme* sans être Mère de Dieu. Cette Mère dont le Fils est incomparable, à qui pouvons-nous la comparer ? Qui peut comparer sa mère à celle de Dieu ? Qui d'entre tous les saints, qui donc pourrait jamais honorer cette Mère comme Dieu l'honore ? Mais c'est lui qui le premier l'honore, lui, chef de son Église ! Aussi son culte est-il en vérité « extraordinaire », incomparable.

Le culte d'hyperdulie — les « honneurs extraordinaires » que nous rendons à la Vierge Marie — n'est par conséquent pas fondé premièrement sur nos devoirs envers elle à la suite de son acceptation du dessein de Dieu. Son fondement propre et premier n'est autre que la vénération du Fils de Dieu pour sa Mère, compagne de vie jusqu'au sacrifice de la Croix. Doit-on dédire ce que le Fils a déclaré ? Quand même nous n'aurions, nous autres, aucun devoir particulier de reconnaissance à Marie, comment pourrions-nous ne pas avouer et admirer les « honneurs extraordinaires » que lui doit le Fils de l'homme ; lui qui s'est librement engagé, lui, *par qui tout fut et sans lui rien ne fut*, y compris celle dont il est né, et qu'il a donnée pour Mère au disciple qu'il aimait. Puisque, de fait, « son obéissance à Dieu a permis notre salut », du moins avons-nous là une raison très concrète de nous joindre au Fils dans sa vénération pour elle, à lui qui *est aussi la Tête du Corps, c'est-à-dire de l'Église : Il est le Principe, Premier-né d'entre les morts, (il fallait qu'il obtînt en tout la primauté)* . . .[2] Voilà notre culte d'hyperdulie, que saint Thomas définit *potissima species duliae communiter sumptae. Maxima enim reverentia habetur homini ex affinitate quam habet ad Deum,*[3] ajoute-t-il. Comment pourrions-nous refuser à Marie cette vénération sans méconnaître l'indéfectible piété du Fils que nous adorons ? Sans ignorer sa primauté dans ce culte ?

---

ses parents et à sa patrie. En conséquence, de même qu'il appartient à la religion de rendre un culte à Dieu, de même, à un degré inférieur, il appartient à la piété de rendre un culte aux parents et à la patrie. D'ailleurs, le culte des parents s'étend à tous ceux du même sang, c'est-à-dire qui ont les mêmes parents ; le culte de la patrie s'entend des compatriotes et des alliés. C'est donc à ceux-là que s'adresse principalement la piété. » (S. THOMAS, *IIa IIae*, q.101, a.1). Nous citons la traduction de la *Revue des Jeunes*, avec quelques changements.

1. JEAN, XIII, 15.
2. *Col.*, I, 18.
3. *IIa IIae*, q.103, a.4, ad 2.

« Son obéissance à Dieu a permis notre salut, mais sa désobéissance ne l'eût pas empêché. » Il y a pourtant bien davantage. Car il n'est pas même possible à l'homme de deviner toutes les manières dont Dieu eût pu donner le salut sans Marie, ni d'entrevoir tout ce qu'il eût pu faire au lieu de ce qu'il a fait. Il eût pu s'incarner sans se donner un principe géniteur — sans *Dei Genetrix* — sans être Fils de l'homme, voire nous pardonner sans s'incarner ; ou encore, s'incarnant, mériter notre salut, en toute justice, sans souffrir, sans être *frappé, humilié, transpercé à cause de nos péchés, broyé à cause de nos iniquités.*[1] L'ange Gabriel l'avait dit : *Car rien n'est impossible à Dieu.*[2] Le plan de Dieu, qu'il venait d'annoncer, était, en effet, et le demeurera, des plus invraisemblables. L'Apôtre nous en avertit : *Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde ? Puisque en effet le monde, par le moyen de la sagesse, n'a point reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, c'est par la folie du message qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants.*[3] Et dire que Dieu eût pu nous pardonner sans plus de façon : sans Médiateur, sans scandale, nous épargnant le vacarme et la furie des choses qui sont !

Ayant choisi la folie de la croix, pourquoi le Fils n'eût-il pas pu souffrir à l'insu de la Mère ? Il n'était pas de rigueur que le Fils du Très-Haut se fît annoncer comme *Sauveur* à celle qui devait l'enfanter. Qu'il l'ait fait doit-il rester vide parce qu'il eût pu faire autrement ? Et serait-ce pour une raison indifférente que l'Esprit-Saint a fait dire *à Marie, sa Mère : « Vois ! cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction, — et toi-même, un glaive te transpercera l'âme ! — afin que se révèlent les pensées intimes d'un grand nombre. »*[4] Pourquoi la troubler ainsi — et si longtemps d'avance ! Pourquoi le Père, à la volonté de qui n'échappe pas la chute d'un passereau, ni le nombre de nos cheveux, a-t-il conduit la Mère de son Fils au pied de la croix ?[5] Pourquoi lui faire cela, alors qu'il eût pu ordonner les choses de tant d'autres manières ? Et encore, le Christ en croix, *voyant sa Mère et près d'elle le disciple qu'il aimait,* pourquoi leur a-t-il parlé ? Pour quelle raison le Saint-Esprit a-t-il fait consigner par écrit ces paroles du Verbe de Dieu ? Tout cela serait donc dénué de signification, vu que la Sagesse du Père eût aisément pu agir autrement. Dieu, après tout, a été plus dur pour la Vierge que pour tout autre de ses amis. Déjà au seul point de vue de la nature, personne ne peut compatir à la souffrance d'un autre soi-même comme la mère à celle de son enfant ; le monde païen le savait — qui ignorait la charité du Christ. Quoi

1. Is., LIII.
2. Luc, I, 37.
3. *I Cor.*, I, 20.
4. Luc, II, 34.
5. Jean, XIX, 35.

qu'il en soit, *cet Enfant*, non seulement est-il un *signe en butte à la contradiction*, mais il l'est manifestement et très exactement encore à cause de *Marie, sa Mère*, à qui le juste et pieux Siméon adressa cette prophétie de prédestination.

Seraient donc réduites à l'inconséquence des purs possibles ou des futuribles, toutes ces œuvres de Dieu pour une humanité déchue qu'il eût pu sauver par une autre méthode — sans Incarnation, sans Fils de l'homme, sans souffrir ni mourir, sans même fonder une Église, et surtout sans les apôtres qui, à la veille de la Passion, contestaient *pour savoir lequel d'entre eux pouvait être tenu pour le plus grand*,[1] sans Simon-Pierre qui devait trahir le Christ trois fois, après que Jésus lui eût dit : *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. Toi, donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères.*[2] Pourtant, le Verbe de Dieu est-il moins adorable dans l'humanité individuelle qu'il se choisit et en laquelle il subsiste, étant donné qu'il eût pu en assumer une autre ? La Vierge Marie ne serait alors pas la personne créée la plus vénérable de toutes, attendu que le Fils de Dieu eût pu se choisir, pour Mère et compagne, une autre personne ? Que Dieu eût pu nous sauver hormis l'obéissance de Marie, amoindrirait-il le mérite de cette obéissance ? Où en serais-je, *raisonneur d'ici-bas?*[3] Dieu eût pu ne pas créer cet homme-ci, le prochain que je vois : s'ensuit-il que je ne doive pas l'aimer comme moi-même pour l'amour de Dieu que je ne vois pas ?[4] Les œuvres de Dieu, comme sa volonté, doivent-elles perdre toute suite parce qu'il pourrait ne pas les faire, en faire d'autres, et même faire autrement ce qu'il fait ?

« Elle-même se dit servante . . . », *servante du Seigneur.*[5] En quoi cela l'aurait-elle empêchée de le servir, à la fois le plus humblement et le plus entièrement ? Qui — à l'exception de son Fils — connaît mieux qu'elle Celui Qui Est ? Le Dieu miséricordieux, qui exalte les humbles, peut faire pour elle de grandes choses, parce qu'il a jeté les yeux sur son humble servante. Voilà pourquoi elle peut dire, dans une humilité qui ne pourrait masquer qui que ce soit : *Oui, désormais toutes les générations me diront bienheureuse.*[6] La miséricorde du Tout-Puissant serait-elle demeurée inefficace ? S'il lui plaît de montrer comme il peut faire de si grandes choses avec si peu, qu'avons-nous à y redire ? N'a-t-il pas choisi *ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est ?*[7]

---

1. Luc, xxii, 24.
2. Luc, xxii, 32.
3. *I Cor.*, i, 20.
4. Cf. I Jean, iv, 20.
5. Luc, i, 38.
6. Luc, i, 48.
7. *I Cor.*, i, 28.

« Et dans sa vie de mère, écrit-on ensuite, elle n'a pas très bien compris ce que faisait ce Fils, puisque avec l'aide de ses autres enfants, elle le cherchait, parce que, pensait-elle, il avait perdu la tête ![1] » Nous avons vu, dans son étonnement à l'Annonciation, que Marie n'a pas sondé ni mesuré aussitôt tout le fond et l'ampleur de l'œuvre d'Incarnation, qu'elle n'a pas su suivant quel ordre exactement ni comment son Fils allait remplir sa mission ; de plus, nous l'entendons de la bouche du Christ lui-même : *Et pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ? Mais eux [Marie et Joseph] ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire.*[2] La foi, excluant l'incroyance, ne supprime pas l'étonnement ; elle fait au contraire chercher l'intelligence. Nous distinguons du reste la foi qui fait donner l'assentiment de certitude divine aux vérités révélées, de la foi comme connaissance de ces vérités, laquelle nous parvient au moyen de la prédication — *fides ex auditu.*[3] La foi la plus entière en la divinité de son Fils et sa mission, est parfaitement compatible en Marie avec un progrès dans la compréhension. Faisant allusion à cette vérité, notre auteur la met toutefois dans un autre contexte : *a*) il laisse entendre que la Vierge Marie a enfanté non seulement le Fils du Très-Haut, mais qu'elle a donné le jour à d' « autres enfants » ; et, *b*) à la Mère de Dieu il attribue la pensée que le Sauveur, son Enfant, « avait perdu la tête ».

Pour le premier point, nous n'avons jamais lu nulle part dans les saintes Lettres que la Vierge ait enfanté des personnes autres que le Fils du Père Éternel. Sans doute on lit en plusieurs endroits, dans les Évangiles, que Jésus avait des frères et des sœurs, composant une famille plutôt nombreuse. *N'est-ce pas là le fils du charpentier ? N'a-t-il pas pour mère la nommée Marie, et pour frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ?*[4] Mais Abraham, lui aussi, avait eu beaucoup de « frères », parmi lesquels se trouvait Lot, son neveu.[5] Et le patriarche Jacob eut un frère qui, si je comprends, était son oncle.[6] Saint Jérôme, dans son *Adversus Helvidium*, montrait que le vocabulaire sémitique, pour les degrés de parenté, était assez restreint, et l'emploi du nom de « frère » en fut par suite généreux : frères, oncles, neveux et cousins, sont tous frères. Même pour ceux qui n'admettent pas l'autorité du Magistère romain, pas même celle des premiers siècles, la négation de la virginité perpétuelle de Marie est sans aucun fondement, absolument gratuite. Pourquoi préférer alors de croire à cela ? La virginité de Marie est

1. M. de Peyer renvoie à Marc, III, 21.
2. Luc, II, 49.
3. *Rom.*, X, 17.
4. Matt., XIII, 55.
5. *Gen.*, XII, 5 ; XIII, 8.
6. *Gen.*, XXIX, 15.

une vérité pour laquelle les catholiques, de leur côté, doivent être « capables d'accepter la mort » — au service de celui qui est l'*Unigenitus* de Marie, comme il l'est aussi du Père Éternel.

La Mère de Dieu pensait-elle que son Fils « avait perdu la tête » ? Lisons le passage auquel renvoie l'auteur. *Il revient à la maison et de nouveau la foule s'y presse, au point qu'il ne leur était pas même loisible de prendre de la nourriture. Et les siens* [autou, sui], *l'ayant appris, partirent pour se saisir de lui, car ils disaient : « Il a perdu le sens. »* Marie compte sans contredit parmi *les siens*. Mais, faut-il entendre que tous ceux qui s'appellent siens sont allés l'enlever à cette confusion ? Pourquoi singulariser la Mère, et lui faire croire, à elle, que son Fils « avait perdu la tête » ? D'autre part, l'intelligence de ce que disaient *les siens* admet une infinité de nuances. Pourquoi tout de suite interpréter, puis aimer mieux la version qui porte atteinte, et surtout pourquoi, encore une fois, la concentrer sur la Mère ? Nous ne voulons pas nier, en revanche, que Marie ne se soit parfois étonnée des actions de son Fils, qu'elle n'ait été à l'occasion angoissée devant des situations perplexes où il lui arrivait de s'engager, — quand, par exemple, elle apprit qu'au temple *il culbuta les tables des changeurs, ainsi que les sièges des marchands de colombes*,[1] ou qu'il accusait *les scribes et les Pharisiens hypocrites de ressembler à des sépulcres blanchis*, et d'être, *au dedans, pleins d'ossements de morts et de pourriture.*[2] Pourquoi n'aurait-elle pas craint pour lui ? Faut-il croire qu'à la fuite en Égypte sa foi dans l'Enfant qu'elle tenait dans ses bras dût apaiser ses émotions à la mode stoïcienne ? Sa vie terrestre en a été une « de soucis, d'angoisses et de souffrances » ; toujours, et très nettement à cause de son Fils et de sa mission.

D'où vient ce désir de dissocier la Mère et le Fils ? Trouve-t-on l'excellence du Sauveur si obscure que même la femme qu'il s'est choisie pour Mère et qui a été sa compagne de vie (ceci on ne le niera pas lorsqu'on la trouve parmi *les siens* là où ce n'est pas sûr) on ne puisse la reconnaître pour celle que la Bible dépeint sans qu'il en soit, lui, diminué ?

« On nous dit qu'elle est une mère », continue l'auteur que nous avons voulu mettre en cause, « et qu'il faut l'aimer et la respecter comme une mère. Nous en tombons joyeusement d'accord. » Notre joie doit être d'autant plus grande du fait que Marie est justement la Mère de Jésus, le Sauveur ; et qu'en outre elle ne reste pas enfermée chez elle, puisque selon la Bible, son premier geste après l'Annonciation, fut de *se rendre en hâte vers le haut pays, dans une ville de Juda, pour entrer chez Zacharie et saluer Élisabeth* [*sa parente*]. *Or, dès qu'Élisabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein et Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit. Alors elle poussa un*

1. MATT., XXI, 12.
2. MATT., XXIII, 27.

grand cri et dit : « Tu es bénie entre les femmes, et béni le fruit de ton sein ! Et comment m'est-il donné que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car, vois-tu, dès l'instant où ta salutation a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en mon sein. Oui, bienheureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur » ! [1] Le Saint-Esprit fait rapporter que la Mère du Seigneur est bénie entre les femmes, et qu'elle est bienheureuse : non seulement est béni le fruit de son sein. C'est *remplie du Saint-Esprit* qu'Élisabeth reconnaît à Marie une place tout à fait supérieure ; la parente s'émerveille que la Mère de son Seigneur vienne à elle ! Il est pourtant précis celui qui nous avertit que *de toute parole sans fondement que les hommes auront proférée, ils rendront compte au jour du Jugement.*[2] Pouvons-nous tomber d'accord avec Élisabeth, avec le Saint-Esprit ? De qui d'autre a-t-il jamais fait dire ou écrire de telles choses ?

« Mais, observe-t-on, cela ne signifie pas que la mère fait ce qu'a fait le Fils ; elle est une créature, et comme telle, elle ne peut pas faire ce qu'a fait le Fils de Dieu. » Encore là nous convenons : elle, pure créature, ne peut pas faire ce que seul le Fils de Dieu peut faire. Aussi l'Église n'a jamais toléré qu'on soutienne le contraire ; elle n'a jamais permis de prêter à Marie des caractères qui masquent le moindrement la suréminente dignité du Verbe Incarné ; elle n'admet aucun attribut de la Mère qui ne soit à la plus grande gloire du Fils. C'est précisément cette parfaite subordination de Marie qui fut la raison de son oui au plan de Dieu, à la place et au rôle absolument uniques qu'elle devait y occuper, de ce oui qu'elle voulut prononcer. Son Fils lui fut annoncé comme *Sauveur*, à qui *le Seigneur Dieu donnera le trône de David, son père : il règnera sur la maison de Jacob à jamais et son règne n'aura point de fin.*[3] Elle savait, en donnant sa complète adhésion, de qui il s'agissait, quelle était sa mission, le but de celle-ci, et quelle allait en être la fin. *Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole ».*[4] Si elle ne peut ce que seul le Fils de Dieu peut, il n'empêche qu'elle est ce que le Fils veut qu'elle soit, et qu'elle fasse ce qu'elle a fait, ainsi qu'il l'a désiré. Disons-le sans détour : tout ce qu'elle est — humble créature, Vierge obéissante, Mère de Dieu, du Sauveur, remplie d'angoisse pour son Fils et sa mission, *Mère qui gardait tous ces souvenirs dans son cœur*, à qui *était soumis* [5] le Fils du Très-Haut, fidèle jusqu'au pied de la croix — tout cela, c'est le Fils qui le fait en elle. *Tout fut par lui et sans lui rien ne fut.*[6] La causalité divine, forte et

1. Luc, I, 39.
2. Matt., XII, 36.
3. Luc, I, 32.
4. Luc, I, 38.
5. Luc, II, 51.
6. Jean, I, 3.

douce à la fois, donne aux actions des créatures d'être en même temps vraiment les leurs. Que le Saint-Esprit l'ait mue n'enlève rien à Marie de la liberté de son consentement, bien au contraire : Dieu agit infailliblement dans les agents les plus libres, de même qu'en les plus précaires. Et ce qu'accomplit Marie, en guise de simple cause instrumentale dans l'ordre de la grâce, demeure sous l'entière dépendance de son Fils, non pas uniquement en tant qu'il est Dieu, mais en tant aussi qu'il est Dieu fait homme ; car toutes les grâces et tous les privilèges accordés à Marie découlent des mérites du Rédempteur. Or, dans l'ordre de la nature, elle est au plus bas degré de la personnalité, les anges étant supérieurs aux hommes *en force et en puissance.*[1] La miséricorde du Tout-Puissant *qui élève les humbles,*[2] a réalisé pour Marie *de grandes choses*, tel que lui-même l'a fait dire : pouvons-nous les ignorer ou les méconnaître sans du coup passer outre à ce qu'il fait pour nous-mêmes ?

« Elle est instrument de salut comme d'autres personnages bibliques, mais si elle avait une place éminente dans cette lignée de croyants fidèles, les évangélistes et les apôtres l'auraient signalée. » Ne risque-t-on pas de répéter, quant à Marie, le paralogisme qu'avaient commis les nazaréens ? Jésus *s'étant rendu dans sa patrie, il enseignait les gens dans leur synagogue, de telle façon qu'ils étaient frappés d'étonnement : « D'où lui viennent, disaient-ils, cette sagesse et ces miracles ? N'est-ce pas là le Fils du charpentier ? N'a-t-il pas pour mère la nommée Marie, et pour frères, Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ? D'où lui vient donc tout cela ? » Et ils étaient choqués à son sujet. Mais Jésus leur dit : « Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie et dans sa maison. » Et il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur manque de foi.*[3] Nous le connaissons bien, disaient-ils, il est d'ici : nous ne voyons guère pourquoi nous devrions l'estimer singulièrement. La sagesse et les miracles de Jésus étaient toutefois d'une évidence qui suffit à saisir, au point ensuite de scandaliser les nazaréens.

Si nos frères éloignés croient, avec nous, que les paroles citées et soulignées dans ces pages sont celles des prophètes et des évangélistes, il leur sera difficile d'expliquer où il fallait dire plus. Car les écrivains sacrés n'ont ainsi parlé d'aucune autre personne. Et déjà le nom de *Mère du Seigneur et du Sauveur* transcende ceux de toutes les personnes créées.

II. LA FIGURE FÉMININE DANS LE DRAME DU SALUT

« Ce n'est pas, suggère-t-on, parce que nous avons besoin de tendresse féminine et maternelle, qu'il faut introduire dans le drame

1. II Pierre, II, 11.
2. Luc, I, 52.
3. Matt., XIII, 54.

du salut une figure féminine. Si Dieu le jugeait utile, il se serait chargé de susciter cette figure sans qu'elle fasse écran à son Fils. » Cependant, le drame du salut a commencé par une figure féminine. Lisons d'abord le prélude. *Yahvé Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie. . . Alors Yahvé Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria : « À ce coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair ! Celle-ci sera appelée « femme », car elle fut tirée de l'homme, celle-ci !* [1] Les Pères de l'Église, dès le IIe siècle, montraient l'inverse proportion entre la formation de nos premiers parents et celle du Fils de l'homme et de la Vierge Marie. Tandis que la première vierge a été tirée d'Adam, le Christ a reçu son humanité de la Vierge, qui peut parler de son Fils comme Adam de l'aide qu'on lui assortit : *À ce coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair !*

Le drame du salut fut ouvert par la femme, que Dieu forma d'Adam dans l'intention expresse d'établir *une aide qui lui soit assortie.* C'est à la femme que le serpent s'est adressé, c'est chez elle qu'il insinuait le désir d'une prématurée confirmation dans le bien, en son temps et suivant son gré à elle, contre *le commandement que Dieu fit à l'homme.*[2] *La femme vit que l'arbre de la connaissance du bien et du mal était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir l'entendement. Elle prit de son fruit et mangea. Elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle, et il mangea.*[3] Le péché vient au monde de cette façon, grâce à la médiation de la femme, séduite par le serpent. *C'est la femme que tu as mise auprès de moi qui m'a donné de l'arbre, et j'ai mangé ! Yahvé dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ? » Et la femme répondit : C'est le serpent qui m'a séduite, et j'ai mangé.*[4] Plus tard, l'Apôtre relèvera cette part. *C'est Adam en effet qui fut formé le premier, Ève ensuite. Et ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme qui, séduite, se rendit coupable de transgression.*[5] Non pas que l'action d'Ève fût celle d'Adam ; nous n'avons pas péché en Ève : c'est bien la faute d'Adam qui a été transmise à leur postérité. En effet, *par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort . . .*[6] Et cet Adam est la *figure de celui qui doit venir.*[7] *Car, la mort étant venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. De*

1. *Gen.*, II, 18.
2. *Gen.*, II, 16.
3. *Gen.*, III, 6.
4. *Gen.*, III, 12.
5. *I Tim.*, II, 13.
6. *Rom.*, v. 12.
7. *Rom.*, v, 14.

même en effet que tous meurent en Adam, tous aussi revivront dans le Christ.[1]

Pourquoi Dieu a-t-il introduit dans le drame du salut une figure féminine ? Pourquoi ne pas avoir laissé Adam pécher seul ? Explique-t-on qu'il permette que la désobéissance de l'homme, formé le premier, pénètre dans le monde par la médiation de la femme, gagnée, celle-ci, par qui *dès l'origine* [. . .] *fut un homicide ?* [2] *À l'homme* [*Yahvé Dieu*] *dit : Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais interdit de manger . . .*[3] Pour quelle raison la *Genèse* souligne-t-elle le fait qu'il s'agit justement de la personne formée pour Adam, comme *une aide qui lui soit assortie*, parce que, Yahvé Dieu le dit : « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul* » ? [4]

Sans doute, Dieu aurait pu garder ensuite la femme dans l'ombre. Mais non. Annonçant l'œuvre de rédemption au serpent et à nos premiers parents, Yahvé Dieu maintient la figure féminine et lui confie une part en la lutte avec le serpent : *Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon.*[5] C'est Dieu qui indique l'hostilité entre le *menteur et père du mensonge*,[6] et *la femme ;* entre le lignage de celui en qui il n'y a pas de vérité, — *l'énorme Dragon, l'antique Serpent, le Diable ou le Satan, comme on l'appelle, le séducteur du monde entier*,[7] — et le lignage de la femme. Quelles que soient les personnes ou la personne en question, on découvre une figure féminine dont le rôle dans la rédemption est très grand. Puis Yahvé s'adresse à la femme : « *Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils* » ,[8] c'est-à-dire, nous semble-t-il : les fils du lignage hostile à celui du serpent, enfantés au milieu de peines redoublées par Yahvé son Dieu. *L'homme* [*Adam, figure de celui qui doit venir*] *appela sa femme « Ève », parce qu'elle fut la mère de tous les vivants.*[9]

Toujours la femme — depuis le commencement jusqu'à la fin, depuis la *Genèse* jusque dans l'*Apocalypse* ! Ici Dieu juge bon qu'apparaisse *un signe grandiose au ciel : c'est une Femme ! le soleil l'enveloppe, la lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête : elle est enceinte et crie dans les douleurs et le travail de l'enfantement . . . En arrêt devant la Femme en travail, le Dragon s'apprête à dévorer son enfant*

---

1. *I Cor.*, XV, 21.
2. JEAN, VIII, 44.
3. *Gen.*, III, 17.
4. *Gen.*, II, 18.
5. *Gen.*, III, 15.
6. JEAN, VIII, 44.
7. *Apoc.*, XII, 9.
8. *Gen.*, III, 16.
9. *Gen.*, III, 20.

aussitôt né. Or la Femme mit au monde un enfant mâle, celui qui doit mener toutes les nations avec un sceptre de fer.[1]

Cette figure féminine, qui peut manquer d'attirer notre attention, ne fait pas moins, de la part de l'antique Serpent, l'objet d'une préoccupation définie. *Se voyant rejeté sur la terre, le Dragon se lança à la poursuite de la Femme, mère de l'Enfant . . . Le Serpent vomit alors de sa gueule comme un fleuve d'eau derrière la Femme pour l'entraîner dans ses flots. Mais la terre vint au secours de la Femme : ouvrant la bouche, elle engloutit le fleuve vomi par la gueule du Dragon. Alors, furieux de dépit contre la Femme, il s'en alla guerroyer contre le reste de ses enfants, ceux qui obéissent aux ordres de Dieu et possèdent le témoignage de Jésus.*[2]

Qui juge bon d'introduire dans le drame du salut une figure féminine ? Si Dieu a pu le faire, entre autres motifs, parce que nous avons besoin de tendresse féminine et maternelle, cela ne détruit pas le point cardinal que Dieu l'a fait, — et rien de ce qu'il fait n'est en vain. Convenons que ce besoin peut en de certains cas se révéler malsain ou rebutant ; que certain vocabulaire enfantin, employé à l'endroit de la Vierge, est de mauvais goût.[3] Il n'empêche que cela ne devrait pas dissimuler le fait de la tendresse féminine et maternelle de Marie pour le Fils de Dieu. Dieu n'a aucun besoin de la tendresse de qui que ce soit. *Dieu est amour*[4] ; et cependant, la vertu théologale de charité n'est pas une passion. Que Dieu daigne néanmoins se mettre dans le besoin, même sensible, qui oserait l'en mépriser ? Il a, avec pleine liberté, voulu une Mère, qui sans aucun doute a été telle que lui, Auteur de la nature, veut que toute mère soit, et qui a été de plus telle qu'il l'a voulue comme Mère du Fils de Dieu. Si le Verbe Éternel choisit d'être *né d'une femme,*[5] doit-il la dépouiller de tendresse féminine et maternelle, en faire une mère contre nature, et lui, devenir Fils de l'homme contre nature ? Il n'a certainement pas dédaigné les signes de tendresse sensibles. *Et se tournant vers la femme : « Tu vois cette femme ? dit-il à Simon. Je suis entré chez toi, et tu ne m'as pas versé d'eau sur les pieds ; elle, au contraire, m'a arrosé les pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné le baiser :*

---

1. *Apoc.*, XII, 1.

2. *Apoc.*, XII, 13.

3. Pie XII nous met en garde contre deux sortes d'erreurs au sujet de Marie : « Mais en traitant les questions qui regardent la sainte Vierge, que les théologiens et les prédicateurs de la parole divine aient soin d'éviter certaines déviations hors du droit chemin pour ne pas tomber dans une double erreur ; qu'ils se gardent et des opinions privées de fondement, dont les expressions exagérées dépassent les limites du vrai, et d'une étroitesse d'esprit excessive quand il s'agit de cette dignité unique, sublime, et même presque divine de la Mère de Dieu, que le Docteur angélique nous enseigne à lui attribuer « à cause du bien infini qu'est Dieu » » *Ad Coeli Reginam.*

4. I JEAN, IV, 8.

5. *Galat.*, IV, 4.

elle, au contraire, depuis que je suis entré, n'a cessé de me couvrir les pieds de baisers. Tu n'as pas répandu d'huile sur ma tête ; elle, au contraire, a répandu du parfum sur mes pieds. C'est pourquoi, je te dis, ses péchés lui sont remis, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour ».[1]

Les saintes Lettres sont remplies de figures féminines qui jouent des rôles de premier plan dans l'éminent dessein. Or, *toute Écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, réfuter, redresser, former à la justice.*[2] C'est ainsi que la *Genèse* nous parle d'une *Sara*, femme libre, épouse d'Abraham — lequel persiste à l'appeler *ma sœur*, comme elle le nomme *mon frère*, ce qui causa des malentendus.[3] *Et puis, elle est vraiment ma sœur, la fille de mon père, mais non la fille de ma mère, et elle est devenue ma femme.*[4] Sara était stérile. Mais il y avait, dans sa maison, une servante égyptienne du nom d'Agar. Afin d'assurer à son mari la nombreuse postérité qui lui avait été promise, Sara (appelée en ce temps-là Saraï) conçut un projet qui serait aujourd'hui incongru. Agar enfanta Ismaël, figure de la Synagogue. Abraham et Sara *étaient vieux, avancés en âge.* Dieu annonça alors à Abraham : *ta femme Sara te donnera un fils, tu l'appelleras Isaac, j'établirai mon alliance avec lui, comme une alliance perpétuelle, pour être son Dieu et celui de sa race après lui.*[5] Or saint Paul fait grand cas de ces deux figures féminines, car en plus de leur caractère historique, *il y a une allégorie : ces femmes représentent deux alliances ; la première se rattache au Sinaï et enfante pour la servitude : c'est Agar . . . et elle correspond à la Jérusalem actuelle, qui de fait est esclave avec ses enfants. Mais la Jérusalem d'en haut est libre, et elle est notre mère . . .*[6]

C'est par Isaac, le fils de Sara, qu'Abraham aura *une postérité portant son nom.*[7] Dieu suscite de nouveau une grande figure féminine, que *le plus vieux serviteur de la maison d'Abraham, le régisseur de tous ses biens*, est allé chercher, un peu au hasard, par delà le pays des Chananéens. *Mets ta main sous ma cuisse*, lui dit Abraham. *Je te fais jurer par Yahvé, le Dieu du ciel et de la terre, que tu ne prendras pas pour mon fils une femme parmi les filles des Chananéens au milieu desquels j'habite. Mais tu iras dans mon pays, dans ma parenté, et tu choisiras une femme pour mon fils Isaac.*[8] Le choix se fixe sur Rébecca, qui apparaît près du puits, hors de la ville de Nahor, à l'heure du soir. *La jeune fille était très belle, elle était vierge, aucun homme ne*

1. Luc, vii, 44.
2. *II Tim.*, iii, 16.
3. *Gen.*, xx, 5.
4. *Gen.*, xx, 12.
5. *Gen.*, xvii, 19.
6. *Galat.*, iv, 24.
7. *Gen.*, xxii, 17 ; *Hébr.*, xi, 18.
8. *Gen.*, xxiv, 2.

l'avait approchée.[1] L'histoire est passablement longue, fort circonstanciée. À la fin, le frère et la mère de Rébecca lui dirent : « *Veux-tu partir avec cet homme ?* » *et elle répondit :* « *Je veux bien.* » *Alors ils laissèrent partir leur sœur Rébecca, avec sa nourrice, le serviteur d'Abraham et ses hommes. Ils bénirent Rébecca et lui dirent :* « *Notre sœur, ô toi, deviens des milliers de myriades ! Que ta descendance conquière la porte de ses ennemis !* »[2] Elle avait accepté d'être l'épouse d'Isaac sans jamais l'avoir vu. Isaac *la prit et elle devint sa femme et il l'aima.*[3] Ayant mis au monde des jumeaux, Ésaü et Jacob, Rébecca combina, avec succès, un plan assez rusé, pour obtenir la bénédiction de son mari au fils qu'elle préférait, qui n'y aurait eu aucun droit.[4] Et ainsi s'accomplit ce que Yahvé avait dit à Rébecca : « *L'aîné servira le cadet.* »[5] L'Apôtre s'attachera ici encore à manifester cette figure féminine, introduite par Dieu dans l'œuvre des alliances conclues avec nos pères, en vue de la rédemption par le Christ.[6]

Dieu a jugé utile aussi de susciter Judith, *pour blesser et meurtrir ceux qui ont formé de si noirs desseins contre ton alliance . . . et la maison qui appartient à tes fils.*[7] *Sois bénie, ma fille, par le Dieu Très-Haut, plus que toutes les femmes de la terre ; et béni soit le Seigneur Dieu, Créateur du ciel et de la terre, qui t'a conduite pour trancher la tête du chef de nos ennemis ! Jamais la confiance dont tu as fait preuve ne s'effacera de l'esprit des hommes, mais ils se souviendront éternellement de la puissance de Dieu . . . Tout le monde répondit :* « *Amen ! Amen !* »[8]

Puis Dieu introduit Esther, qui réussit à faire *révoquer les lettres qu'Aman, fils de Hamdata, l'Agagite, a fait écrire pour perdre les Juifs de toutes les provinces du royaume.*[9] Celle-ci, fille d'une exceptionnelle beauté qui devint la femme du roi Assuérus, put jouir d'un privilège unique. Quoique Juive, elle échappa à un décret d'extermination contre tout son peuple. « *Qu'y a-t-il, Esther ?* » avait dit le roi. « *Je suis ton frère ! Rassure-toi ! Tu ne mourras pas. Notre ordonnance ne vaut que pour le commun des gens. Approche-toi.* » *Levant son sceptre d'or le roi le posa sur le cou d'Esther, l'embrassa et lui dit :* « *Parle-moi ! . . . Qu'y a-t-il, reine Esther ? lui dit le roi. Dis-moi ce que tu désires, et, serait-ce la moitié de mon royaume, c'est accordé*

1. *Gen.*, XXIV, 16.
2. *Gen.*, XXIV, 58.
3. *Gen.*, XXIV, 67.
4. *Gen.*, XXVII.
5. *Gen.*, XXV, 23.
6. Cf. *Rom.*, IX, 7.
7. *Judith*, IX, 13.
8. *Judith*, XIII, 18.
9. *Esther*, VIII, 5.

d'avance ! » [1] De par la volonté du roi, l'ordonnance qui vaut pour le commun des gens n'atteint pas cette femme. Le roi lui accorde même, et d'avance, la moitié de son royaume pour peu qu'elle le désire.

Il y eut donc des figures bibliques, instruments de salut, qui jouèrent un rôle particulièrement féminin. Mais l'important, c'est surtout que la faute originelle n'est pas venue dans le monde sans la médiation de la femme. Or quand il prononce la sentence après l'acte de désobéissance d'Ève, et celui ensuite d'Adam, Yahvé Dieu rétablit la figure féminine ; c'est, nous l'avons vu, de l'œuvre de rédemption qu'il s'agit alors, de l'œuvre qui doit s'accomplir par le lignage de la femme. Aussi ne pourrions-nous jamais comparer même ces autres figures, de Sara à Esther, à la première, à Ève, mère de tous les vivants. Car Ève conserve le caractère de premier principe, à plusieurs titres. Dans la commission du mal, la personne créée a la nature de cause première ; tandis que dans le bien qu'elle fait, Dieu est cause à la fois propre et première. Cependant Ève était, de tout le genre humain, la première personne à pécher, contre Dieu mais aussi contre son prochain ; et son péché fut une cause de péché : *C'est la femme que tu as mise auprès de moi . . . !* [2] C'est par sa faute qu'Adam a péché et la faute d'Adam a été transmise à la communauté humaine. Par Adam, et en lui, elle est une cause universelle, de même que grâce à lui elle sera mère de tous les vivants.

Nous avons déjà fait mention d'une proportion inverse, entre Ève et Marie. C'est saint Irénée de Lyon (né vers 135 ou 140, martyrisé vers 202) qui, s'appuyant sur la récapitulation enseignée par l'Apôtre, l'a mise en lumière : [3]

> Et toute œuvre qu'il avait déjà modelée, il l'a « *récapitulée en Lui-même* ». *De même en effet que, par la désobéissance d'un seul homme, le péché a fait son entrée* et que « *par le péché, la mort* » a prévalu, *de même, par l'obéissance d'un seul homme,* « la justice » a été introduite et elle produit des fruits « *de Vie* » chez ces hommes qui autrefois étaient morts.[4] Et de même qu'Adam, le premier [homme] modelé, a eu comme substance « *la terre* » intacte et « vierge » encore (*car Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir et l'homme n'avait pas encore travaillé la terre*) et qu'il a été façonné « par la *main* de Dieu », c'est-à-dire « par le Verbe de Dieu » (car : *tout a été fait par lui* et : *le Seigneur prit du limon de la terre et façonna l'homme*), — de même, « *récapitulant en Lui-même* » Adam, c'est de « Marie » encore « Vierge » qu'à juste titre, lui, le Verbe, il a été engendré d'une manière qui « récapitule » la formation d'Adam.

---

1. *Esther*, v, 12.

2. *Gen.*, iii, 12.

3. Nous citons l'édition critique, établie et traduite par le R. P. F. Sagnard, o.p., *Contre les hérésies*, livre III, collection *Sources chrétiennes*, Paris 1952. Les passages cités se trouvent dans la deuxième partie, section III.

4. *Rom.*, v, 18 et 21.

Si donc « *le premier Adam* » avait eu pour père un « homme » et était né d'une semence d'homme, [les hérétiques] seraient fondés à prétendre que « le second Adam » a été aussi engendré par Joseph. Mais si [comme c'est le cas] le premier Adam a été pris de la *terre* et façonné par le Verbe de Dieu, il convenait que ce même Verbe, « *récapitulant en Lui-même* » Adam, fut engendré lui aussi d'une manière *semblable* à celle d'Adam. — Mais alors, pourquoi Dieu n'a-t-il pas de nouveau pris « du limon » ? Pourquoi a-t-il opéré en Marie pour tirer d'Elle l'œuvre qu'il modelait ? C'est pour que cette œuvre ainsi façonnée ne fût pas « autre » que la première et qu'il n'y en eût pas « une autre » à être sauvée, mais que ce fut exactement « la même », « récapitulée », en respectant la *ressemblance*.

Ils sont donc dans l'erreur, ceux qui prétendent que le Christ n'a « rien reçu de la Vierge » ; rejetant l'héritage de la chair, ils rejettent aussi la *ressemblance*. Si en effet Adam a eu sa substance tirée de la terre, modelée par la main et l'art de Dieu, et que le Christ au contraire n'a pas été fait par la main et l'art de Dieu, il faudra dire que le Christ ne garde plus de *ressemblance* avec l'homme (cet « homme » *qui a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu*) ; dès lors l'art de Dieu apparaîtra comme incohérent, privé d'une matière sur laquelle il puisse manifester sa Sagesse.

Autant dire qu'il est apparu seulement « en apparence », comme s'il était un homme, alors qu'il ne l'était pas, et qu'il est devenu un homme sans rien prendre de l'homme ! Si en effet il n'a pas reçu de l'homme la substance de sa chair, on ne peut dire ni qu'il « *s'est fait* » « homme », ni qu'il est « *Le Fils de l'homme* ». Et s'il ne s'est pas fait ce que nous étions nous-mêmes, peu importait qu'il peinât et souffrît !

Or, en connexion étroite, nous trouvons aussi la Vierge Marie obéissante et disant : *Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole.*

Ève fut désobéissante : elle désobéit en effet alors qu'elle était encore « vierge ». Si Ève, épouse d'Adam, et cependant vierge encore . . . se fit désobéissante et devint, pour elle et pour tout le genre humain, cause de sa mort, Marie, elle, épouse un homme prédestiné, et cependant vierge, est devenue par son obéissance, pour elle et pour tout le genre humain, cause de salut.

C'est à cause de ce [parallélisme] que l'[Ancienne] Loi appelle la femme unie à l'homme et quoiqu'elle soit encore vierge, « épouse » de celui qui l'a ainsi reçue, manifestant [par ces similitudes] que la vie « remonte » dans le sens de Marie à Ève ; car on ne peut délier ce qui a été lié qu'en défaisant en sens inverse l'assemblage des nœuds, en sorte que les premiers soient déliés grâce aux seconds ou qu'en d'autres termes les seconds libèrent les premiers. Il arrive donc que les premiers réseaux soient déliés par les seconds, et que les seconds servent à libérer les premiers. C'est pourquoi le Seigneur disait que *les premiers seraient les derniers, et les derniers les premiers*. Le prophète [s'adressant au Christ], indique la même chose en ces termes : En échange [de leur titre] de « pères », ils sont *nés* tes « fils » ; — car le Seigneur, né de nos pères, *premier-né* d'entre les morts, a recueilli en son sein ses anciens « *pères* », les a « *fait naître* » de nouveau à la vie de Dieu, devenu ainsi lui-même le « *principe* » des vivants, puisqu'Adam était devenu le « *principe* » des morts.

C'est pour la même raison que Luc a commencé sa généalogie par le Seigneur en remontant vers Adam, pour bien marquer que ce ne sont pas nos *pères* qui ont donné la vie au Seigneur, mais lui au contraire qui les a « *fait naître* » de nouveau dans l'Évangile de « vie ».

Pareillement aussi, le nœud que la désobéissance d'Ève avait noué a été dénoué par l'obéissance de Marie : ce qu'en effet la Vierge Ève avait lié par son incrédulité, la Vierge Marie l'a délié par sa foi.

Dieu ne suscite pas une Ève qui « fasse écran » à son mari. Lui-même nous l'a fait dire : *C'est la faute d'un seul qui a entraîné sur tous les hommes une condamnation . . . et par la désobéissance d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse . . .*[1] Toutefois ni l'unicité ni la primauté d'Adam ne détruisent la part de la femme dans la chute du père des hommes ; pas plus que, répétons-le, la priorité absolue de ce père n'empêche l'épouse d'être *mère de tous les vivants.*[2] La transgression de la femme est loin de masquer celle d'Adam, tandis que, en revanche, notre père commun n'eût pas eu de descendance sans la fécondité de la mère. Cette paternité d'Adam, serait-elle incertaine du fait que, *fils d'Adam*, nous sommes en même temps *enfants d'Ève ? C'est toi qui a créé Adam, c'est toi qui a créé Ève sa femme, pour être son secours et son appui, et la race humaine est née de ces deux-là.*[3] Cette part de la mère de tous les vivants, rendrait-elle équivoque l'origine de notre vie ? Faut-il tenir cette mère pour peu, sinon pour rien, parce que c'est son mari qui est le père à tous ? Convient-il d'ignorer celle qui désobéit la première, parce que c'est du seul premier homme que nous avons hérité la faute ? Pourquoi Dieu fait-il cas d'une *hostilité entre toi* [*le serpent*] *et la femme ?* Est-ce donc pour rien que Yahvé dit à Ève : « *Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils* » ? Nous est-il permis d'être indifférents à ces peines, d'être des enfants dénaturés ? Croit-on que saint Paul ait créé de la confusion, en insistant que *ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme qui, séduite, se rendit coupable de transgression ?* [4]

Il semble que la première Ève ne masque aucunement Adam — *figure de celui qui devait venir* — ni en sa qualité d'*aide qui lui fut assortie*, ni dans sa *désobéissance*, ni dans sa fécondité d'*épouse* et de *mère de tous les vivants.* Quand, ou en quoi, le Magistère romain a-t-il jamais toléré que dans la piété des fidèles la Vierge Marie masque son Fils ?

CHARLES DE KONINCK.

(*à suivre.*)

1. *Rom.*, v, 18.
2. *Gen.*, III, 20.
3. *Tobie*, VIII, 6.
4. *I Tim.*, II, 14.